

## Maudite naissance

### Job 3

#### 1. Pour entrer dans le texte

Dans le récit de Jb 1-2, Job réagit à ses souffrances avec sagesse et piété. Il garde une certaine distance face à ce qui lui arrive et il refuse de dire du mal de Dieu, même s'il le considère comme l'auteur de ses malheurs (voir Jb 2,10 et l'étude 4). Au ch. 3, le ton change brusquement et les émotions de Job apparaissent avec force, ce qui vise à susciter un choc chez le lecteur.



Lisez Jb 3 à haute voix. Quelles émotions ce texte suscite-t-il en vous ?

Repérez ensuite dans le texte ce qui a suscité ces émotions.

Dans Jb 3, le style et le genre littéraire changent. C'est le début des discours en vers (voir l'étude 1). La poésie hébraïque se caractérise principalement par un style rythmé, impossible à rendre en français, par le recours à de nombreuses images et par le parallélisme des phrases. Chaque verset se constitue de deux parties (exceptionnellement trois) et la seconde reprend la première avec des synonymes (v. 13), des oppositions (v. 4a et c) ou la prolonge (v. 10).

Jb 3 sert de fondement aux autres discours de Job et introduit le débat avec ses amis puis avec Dieu. Ce débat peut faire penser à une

dispute théologique ou philosophique : des personnes confrontent leurs idées sur un même thème. La dispute est cependant vive et les interlocuteurs ne sont pas tous sur le même pied, notamment Dieu. Ce débat se rapproche aussi d'un procès : Job met Dieu en cause, les amis sont comme les avocats de Dieu qui cherchent à le défendre et qui, du coup, rejettent la faute sur Job. Dieu est finalement à la fois l'accusé et le juge. Une lecture attentive montre aussi une parenté des discours de Job avec les psaumes de plaintes individuelles (voir Ps 3 ou 42 – 43) : une personne dans la détresse s'adresse à Dieu pour se plaindre de sa situation, accuser ses ennemis et demander à Dieu son aide. Ces traits se retrouvent dans les discours de Jb. Les parentés avec ces trois genres littéraires montrent des aspects différents de ces discours et en offrent trois visions complémentaires.

Si Jb 3 apparaît comme une sorte de cri de révolte ou comme l'expression immédiate du désespoir, il est en fait une œuvre poétique soignée et fait appel à la culture de ses lecteurs. L'expression n'y est pas spontanée. Elle est le résultat d'une réflexion sur la détresse humaine et sur le rôle de Dieu. Le propos s'inspire de la culture proche orientale. Son auteur connaît sans doute d'autres textes sur la souffrance du juste (pour une édition française de certains de ces textes, voir J. Lévêque, *Sagesse de Mésopotamie*, p. 60-107, cf. notre bibliographie, p. 12). La lecture de Jb 3 peut susciter aussi bien la révolte, par sympathie avec Job ou par réaction contre son propos, l'admiration pour la beauté et la force de sa poésie, la peur devant l'évocation de la mort, que la perplexité devant le problème soulevé. Notre lecture prendra en compte le réalisme de Jb 3 ainsi que sa réflexion sur Dieu et la souffrance humaine.

Le poème de Jb 3, précédé d'une brève introduction en prose (v. 1-2), se compose de trois strophes. La première est une série de malédictions, maudit jour, maudite nuit (v. 3-10), et les deux suivantes commencent chacune par des questions en pourquoi, pourquoi suis-je né ? (v. 11-19), pourquoi vit celui qui souffre ? (v. 20-26).

## 2. Pour éclairer la lecture

### A. Introduction (v. 1-2)

"*Enfin, Job ouvrit la bouche...*". La prise de parole suit sept jours de silence (2,13). "*Enfin*", littéralement "*après cela*", renvoie à ce qui précède et annonce une rupture. Quatre verbes d'énonciation soulignent le fait que Job va s'exprimer : ouvrir la bouche, maudire, prendre la parole et dire. Le passage à la parole est important. Il permet de nommer ce qui se passe et libère du poids du silence où exprimer sa souffrance pourrait devenir un interdit. Il ouvre aussi la possibilité d'un échange autre que le partage du silence. Finalement, il va révéler Job à ses amis et permettre à ceux-ci de se révéler ensuite.

Le texte ne précise pas qui sont les destinataires du discours. Le contexte indique les amis mais Job s'adresse plus largement à toutes celles et ceux qui l'entendent, Dieu compris, même sans l'interpeller directement.

### B. Maudit jour, maudite nuit (v. 3-10)

La première strophe commence par une malédiction qui en énonce le thème : la malédiction du jour de la naissance et de la nuit de la conception (v. 3). Les v. 4-6 développent la malédiction du jour et les v. 7-9 celle de la nuit. Le v. 10 indique la raison de ces malédiction.

V. 3, "*Périsse le jour...*" La forme du verbe est celle d'un vœu. Dans la conception antique, la force du langage rend cette parole efficace au moment où elle est prononcée. Le vœu exprime le désir de Job et, comme ce désir est un désir de destruction, le vœu devient malédiction. Le jour et la nuit sont ici considérés comme des personnes actives. Ils ont une part dans les événements qui arrivent, ils les connaissent et peuvent en parler (voir aussi Ps 19,3). La première partie du verset concerne le jour de la naissance, (cf. v. 4-6), la seconde concerne la nuit de la conception (cf. v. 7-9). Maudire le jour de sa naissance n'a guère de sens pour nous. Une telle pratique se retrouve chez Jérémie (Jr 20,15) où elle conduit à la malédiction de celui qui a annoncé sa naissance (20,16) puis à la mise en cause de

Dieu (20,17-18). On peut comprendre cette malédiction comme un moyen pour Job de demander la fin de sa souffrance. Souhaiter que le jour de sa naissance périsse revient à demander que disparaisse ce qui s'y est passé, et donc la naissance de Job. Ce pourrait être aussi un moyen d'exprimer indirectement une malédiction de Dieu ou de son œuvre. Job proteste contre ce que Dieu a fait et souhaite l'anéantir. On peut finalement penser que ce jour est déjà maudit, puisqu'il a apporté à Job sa vie de souffrance. La malédiction ne fait alors que redoubler la réalité de sa douleur. Elle peut être comprise, dans l'impuissance de Job à stopper sa souffrance, comme un dernier acte de son pouvoir sur ce qui lui arrive. Ce que Job demande correspond à ce qu'il vit déjà.

"*Un homme a été conçu*" : la formulation est curieuse car le mot employé pour "*homme*" désigne une personne mâle et adulte, dans la force de l'âge. L'annonce de la conception d'un garçon était une bonne nouvelle, promesse d'avenir, ce qui contraste avec la situation de Job.

Les v. 4-6 développent la malédiction du jour de la naissance (au v. 6, l'expression "*cette nuit-là*" est probablement due à l'erreur d'un copiste influencé par le début du v. 7).

Au v. 4, la première malédiction du jour est "*qu'il devienne ténèbres*". Ce vœu est l'inverse de l'ordre du premier jour de la création : "*Que la lumière soit*" (Gn 1,2). Job souhaite le retour au néant du jour qui l'a vu naître, la mise en échec de l'œuvre créatrice de Dieu. Les v. 3-10 utilisent plusieurs mots pour parler des ténèbres et les opposent à la lumière. La lumière est symbole de la vie et de l'œuvre de Dieu, les ténèbres symbole de la mort et du chaos. "*Que Dieu ne le convoque pas*" : cette demande repose sur l'idée que les jours ont une existence propre et que Dieu les appelle à revenir dans le tournus des années. Si son jour est oublié, il ne causera plus de malheur ou, avec son oubli, Job lui-même sera définitivement oublié.

V. 5, "*Que le revendiquent...*" le verbe utilisé vient du droit familial. Quand quelqu'un est atteint dans ses biens ou sa personne, son plus proche parent a le devoir de le défendre. Cette défense peut signifier

racheter les biens perdus ou la personne devenue esclave (Lv 25,25.48) ou venger un défunt (Nb 35, 11-12). Job fera ainsi appel à son "rédempteur" (Jb 19,25). Ici, le jour est considéré comme le parent de la nuit et la nuit doit le ramener au néant d'où Dieu l'a tiré. "**Que le terrifient les éclipses**", la traduction repose sur une correction d'un mot hébreu et sa traduction par "éclipse". Les éclipses de soleil étaient des signes de malheur. Dans certains mythes, un dragon arrivait à s'emparer du soleil, d'où la traduction de la BJ (édition de 1998) : "*Qu'une éclipse en fasse sa proie*". L'éclipse était une forme terrifiante d'obscurité.

Le v. 6 continue à se rapporter au jour car la nuit est déjà obscure et on comptait le nombre des jours plutôt que des nuits. "**Qu'elle ne se joigne pas à la ronde des jours de l'année**", lire plutôt, avec la BJ : "*qu'il ne s'ajoute pas aux jours de l'année*". Comme l'indique le parallèle (v. 6c), ce jour ne doit plus apparaître dans le compte du temps. Refuser que ce jour compte est une manière de le sortir du temps et de refuser tout ce qui l'a suivi.

Aux v. 7-9, la malédiction porte sur la nuit de la conception. "**Qu'elle soit infécondée**", v.7, littéralement : "stérile", le pire qui puisse arriver pour une nuit de conception. La naissance d'un enfant, surtout mâle, était un sujet de joie.

Le v. 8 se réfère à la mythologie. Les "**maudisseurs du jour**" sont des puissances opposées à Dieu. Job les appelle à l'aide pour anéantir l'œuvre de cette nuit. On peut aussi lire, avec une légère correction de l'hébreu, les "**maudisseurs de la mer**". Job ferait appel à ceux qui sont capables de manipuler les forces des eaux, forces du chaos qui menacent l'ordre de la création. Le parallèle avec le v. 8b est alors meilleur. Le "**Tortueux**" (littéralement "*le Léviathan*"), est un monstre marin du chaos. Il jouera un rôle important dans la réponse de Dieu (Jb 40,25-32, voir étude 6) et l'auteur l'introduit déjà ici. "**Eveiller le Tortueux**", c'est appeler les forces redoutables du chaos qui menacent la création de Dieu, demander le retour du néant.

V. 9, "**les astres de l'aube**" sont ceux qui annoncent l'arrivée du jour, Vénus et Mercure, visibles peu avant le lever du soleil. S'ils n'apparaissent pas, le soleil ne pourra pas se lever.

Le v. 10 indique la raison de toutes ces malédictions : n'avoir pas empêché la naissance de Job. En hébreu, le sujet du verbe "clore" n'est pas précisé. Ce peut être le jour, la nuit ou Dieu. Le plus simple est de comprendre que c'est la nuit. Mais c'est Dieu qui donne la vie et fait naître, il est donc mis en cause.

La fin du verset explique pourquoi il aurait fallu empêcher cette naissance. La source des malédictions de Job est dans sa souffrance. Son désir d'anéantissement est d'abord le désir que sa "**peine**" prenne fin. Les malédictions appellent un anéantissement de l'œuvre créatrice de Dieu qui est source du malheur. Mieux vaut le néant que la peine, les ténèbres que la lumière, la puissance du chaos que celle de Dieu.

### **C. Pourquoi suis-je né ? (v. 11-19)**

La deuxième et la troisième strophe commencent avec des questions introduites par "*pourquoi*". De telles questions sont fréquentes dans les psaumes de complainte (Ps 22,2 ou 74,1.11). Elles y expriment la protestation contre ce qui arrive et sous-entendent qu'il ne peut y avoir de raison pour une telle injustice. Celle-ci est vue comme un scandale que Dieu tolère ou dont il est la cause. Après cette protestation sous forme de question, v. 11-12, la deuxième strophe en donne la raison, v. 13, et évoque les avantages de la mort, v. 14-19. Selon les croyances d'alors, celui qui meurt va au séjour des morts, un lieu de non vie où les ombres de ce qu'étaient les vivants sont sans contact avec Dieu. Un texte égyptien plus ancien exprime un désir de la mort assez semblable : "La mort est aujourd'hui devant moi comme la guérison après la maladie, comme la première sortie après une détention... comme le désir d'un homme de revoir sa maison après des années de captivité" ("*Le dialogue du désespéré avec son ba*", chant III, *Sagesses de Mésopotamie*, p. 97).

Aux v. 11-12, Job proteste contre sa naissance. Elle est un malheur et un non-sens. Ce qui était geste de vie devient scandale : les "*genoux*" qui accueillent, ceux du père qui reconnaît son enfant ou ceux de la mère qui le prend sur elle et l'abrite, ainsi que les "*mamelles*" qui nourrissent. Ce qui devrait provoquer la reconnaissance provoque la révolte. Job réduit ses parents à des bouts de corps (genoux et mamelles) et les dépersonnalise, ce qui le laisse d'autant plus seul dans sa souffrance.

Le v. 13 donne la raison du désir de mort qui habite Job : la mort est lieu de repos. Pour insister sur ce repos, l'hébreu accumule quatre verbes synonymes, littéralement : "*Maintenant, je serais couché et je serais tranquille; je dormirais, il y aurait alors du repos pour moi*". Ces verbes contrastent avec sa situation de souffrance (voir le v. 26 qui reprend, pour les nier, deux de ces verbes).

Aux v. 14-15, Job évoque un premier avantage de la mort. Lui, à qui ses malheurs ont fait perdre son rang social, retrouverait sa place en compagnie des rois, des conseillers et des princes. Il serait à nouveau comme eux et eux, comme lui, se retrouveraient sans rien. La mort rétablirait la justice que Dieu se montre incapable de réaliser.

La fin du v. 14 utilise un mot rare et dont le sens est discuté, d'où des différences de traduction, TOB : "*ceux qui rebâtissent pour eux des ruines*", BJ : ceux "*qui se sont bâti des mausolées*" (et au v. 15, pour le parallélisme, "*de l'argent plein leur tombe*"). Ce mot évoque des restes desséchés. Ils peuvent être les ruines d'une ville que l'on reconstruit, acte considéré comme prestigieux, ou être les restes d'un corps et désigner un tombeau somptueux.

Le mieux pour Job aurait été de mourir avant de naître, v. 16. Les fausses couches et les accouchements d'enfants mort-nés étaient alors courants. Les fœtus étaient enterrés soigneusement par peur des puissances maléfiques. Alors que certains psaumes demandent à Dieu de faire briller sa lumière (Ps 4,7 par exemple), elle devient ici un malheur. A nouveau, Job inverse les valeurs.

Les v. 17-19 sont construits sur le contraste entre des personnes dont les situations sont opposées. Au v. 17, les "*méchants*", ceux qui troublent la vie sociale et tourmentent les autres sont opposés aux "*épuisés*", ceux dont l'agitation a anéanti les forces. Seule la mort fait cesser ce qui pour Job n'a pas de cesse. Au v. 18, l'opposition est entre "*prisonniers*" et "*garde-chiourme*". La mort libère les uns et fait taire les autres. Le v. 19 joue sur les oppositions "*petits et grands*" et "*esclave*" et "*maître*". La mort les met tous sur pied d'égalité. Elle peut apparaître comme injuste car elle ne respecte pas de morale. En même temps, elle est libératrice face à une société injuste ou à Dieu, incapable de faire cesser le tourment et l'oppression. Job la désire comme la dernière justice.

#### **D. Pourquoi vit celui qui souffre ? (v. 20-26)**

Les pourquoi reviennent mais le contenu des questions change. Dans cette strophe, ils encadrent la première partie, v. 20-23. Les v. 24-25 les justifient et le v. 26 conclut le discours en revenant à la détresse de Job.

Au v. 20, Job ne pose plus la question pour lui, comme aux v. 11-12, mais généralise son cas à tous les souffrants. "*Celui qui peine*", le mot est le même qu'au v. 10 où il caractérisait l'existence de Job. Job devient le modèle et le porte-parole de tout un groupe. Il ne s'agit plus seulement d'une protestation individuelle mais d'un problème général. Les discours de Job se présentent à la fois comme ceux d'une victime qui plaide son cas et comme ceux d'un procureur qui dénonce un système. Ces deux aspects donnent au livre de Job sa force : ce n'est ni seulement une discussion générale sur la souffrance injuste, ni seulement une histoire qui ne concernerait qu'une personne. Celui qui donne la lumière, c'est-à-dire la vie, est Dieu. Il n'est pas nommé mais lui seul fait vivre.

Les v. 21-22 décrivent le comportement des "*ulcérés*" du v. 20. Ils agissent à rebours des autres. L'attente est d'habitude celle de la vie qui est comme un trésor. La comparaison avec le chercheur de trésor suggère une ardeur qui décuple les forces et accapare tout l'être, comme dans les images de ruées vers l'or. L'association de mots

contraires renforce le propos. Le processus se retrouve au v. 22 qui associe la joie et la mort. Avec une légère correction de l'hébreu, le début du verset peut être traduit : "*Ils se réjouiraient d'un tertre funèbre*", ce qui donne un meilleur parallélisme que dans la TOB (voir la BJ).

Le v. 23 présente la dernière question dont le début est sous-entendu en hébreu (ce qui conduit la traduction en français courant à comprendre la phrase comme une affirmation). La question porte probablement sur l'ensemble du verset : "*Pourquoi donne-t-il la vie à l'homme dont la route se dérobe et que Dieu protège d'un enclos ?*" Comme au v. 20, la question est générale, mais le mot "*homme*", le même qu'au v. 3, la rattache à Job, ainsi que le verbe "*protéger d'un enclos*" dont un synonyme à la prononciation très proche est utilisé en 1,10. Cette fois, Job nomme Dieu comme la cause de la peine. Il fait durer la souffrance injuste et sa protection est insupportable. Généralement, l'homme recherche cette protection ou rend grâce pour elle (Ps 91,4 par exemple). En 1,10, l'Adversaire la voit comme la cause de la prospérité de Job. Job inverse à nouveau les valeurs. La protection bienfaitrice est vue comme une action hostile.

Les v. 24-25, pour justifier la protestation, décrivent la souffrance de Job. Les images rappellent les Psaumes, les larmes pour pain, Ps 42,4, les rugissements vains, Ps 22,2. Le pire arrive et rien ne le retient. La peur devient angoisse, plus rien ne l'arrête. Job en est prisonnier, comme il se sent prisonnier de Dieu, v. 23b, et sa situation est sans issue, v. 23a.

La fin, v. 26, ne peut être que désespérante. La situation de Job est la négation du repos auquel il aspire. L'hébreu aligne trois verbes proches avec une négation. Seule la mort est désirable, voir l'opposition au v. 13, mais ce n'est pas elle qui vient. Ce qui vient, c'est "*le tourment*". Ce mot, déjà présent au v. 17, clôt le chapitre. Son sens de base est "agiter, faire trembler". Il désigne une douleur qui, comme le tourment en français (même racine que tordre), ne laisse pas de répit et remue tout l'être. La mort est désirée en tant qu'échappatoire à la souffrance.

### 3. Pour aller plus loin

#### A. Le réalisme de la souffrance

Le discours de Job reflète une expérience de la souffrance injuste. Elle envahit tout l'horizon et tout est vu à partir d'elle : passé, présent et futur; Dieu, parents et vie sociale. Elle ne provoque pas ici l'apathie ou la perte du désir, elle exacerbe le désespoir et la révolte. Tout est noir et ce qui ne l'est pas doit le devenir. La joie de la naissance, la lumière de la vie, la tendresse maternelle, la protection de Dieu, tout ce qui est signe d'espérance et de vie est vu comme porteur de mort ou appelé à devenir néant. Seule la mort paraît une valeur sûre et désirable.

Ce discours formule un vécu dans lequel bien des personnes peuvent se reconnaître. L'identification est facilitée par la manière d'évoquer le tourment de Job, essentiellement par quelques images, ainsi que par l'expression de son désespoir et de sa révolte. Dans sa situation, une des réactions possibles, peut-être pour se persuader qu'on peut faire encore quelque chose, est de désirer ce qui arrive. Si je ne peux plus rien pour diminuer ma souffrance, au moins que je lui donne toute son ampleur. Ce peut être aussi un moyen de la faire partager à l'auditeur et de l'empêcher d'être indemne de ce qui me détruit.

L'auteur prend soin de fermer toute issue et d'enfermer l'auditeur dans le désespoir et dans la révolte de Job. Il est difficile de répondre autrement que par un refus global ou une approbation complète, de trouver une distance entre l'identification ou le déni. Dans les deux cas, le dialogue est impossible car redoubler ce qui est dit ou le refuser ne permet pas d'avancer ensemble.

L'ouverture des dialogues de Job par ce discours invite à prendre au sérieux la détresse et ses effets. Job exprime la réalité d'une expérience du mal et cette expression est légitime, même dans son excès. Cela ne signifie cependant pas que Job a raison dans ce qu'il dit.

## **B. La mise en cause de Dieu**

Plus le texte avance, plus Dieu est mis en cause explicitement. Il pourrait être celui qui n'a pas clôt les portes du ventre, v. 10, il est celui qui donne la lumière, v. 20, et son nom apparaît comme celui qui protège, v. 23. La protestation se précise et se renforce. En même temps, les malédictions des v. 3-9 expriment le désir d'anéantir sa création et son œuvre est considérée comme la cause du malheur. La suite des discours de Job reprendra les accusations contre Dieu (Jb 19,6-13 ou 30,21-23), les références à la création pour dénoncer le désordre du monde (Jb 9,5-11 ou 10,8-9) et les inversions de valeur des actes de Dieu (insupportable est sa main, Jb 6,9 ou sa garde, Jb 7,12). Dieu qui, dans les psaumes de complainte, est le sauveur appelé à l'aide, deviendra comme un ennemi (Jb 13,15 ou 30,11). Ici déjà, Job ne lui demande rien, si ce n'est, implicitement, de le laisser mourir. Dieu, qui devrait être le garant de l'ordre du monde et de la mesure de la souffrance, devient cause du tourment démesuré.

Job, dans sa détresse, met en crise la théologie et la sagesse. Les œuvres de Dieu sont malfaisantes et il se révèle incapable de faire régner la justice. Le principe fondamental de la sagesse, selon lequel l'homme subit les effets de ses actes, bons ou mauvais, est battu en brèche (voir étude 1, p. 5). Cependant, Job n'en conclut ni que Dieu n'existe pas, ni qu'il est sans pouvoir sur ce qui arrive. Il est le créateur et la cause de ce que l'humain subit. La protestation de Job est celle d'un croyant et d'un sage. Il proteste contre Dieu et la rétribution, mais il le fait devant Dieu et en fonction du principe de rétribution. Parce qu'il est innocent, Dieu doit le rétablir et Job fera même appel à Dieu contre Dieu (Jb 23,3-7). Nous verrons avec la fin de Job que Dieu ne lui reprochera pas de le mettre en cause et la réponse de Dieu reprendra le problème de la rétribution. La révolte de Job appartient à la liberté du croyant et qui, mieux que Dieu, pourrait lui répondre ?

## **C. L'ambiguïté du discours**


Le discours de Jb 3 provoque son lecteur. Par les émotions qu'il suscite, par la force de ses accusations et la radicalité de son propos,

il donne envie de répondre, mais en même temps il rend toute réaction difficile. Cette difficulté est aussi celle que l'on ressent parfois en entendant des personnes désespérées ou révoltées.

Un certain nombre de tensions internes au discours renforcent la difficulté. Le fait de briser le silence et de parler, ainsi que le dynamisme de l'expression, est signe de vie. Le discours est la parole d'un vivant qui s'adresse à d'autres. Le pouvoir d'expression qui est le sien atteste du désir de convaincre et de faire réagir. Le soin poétique est œuvre de souci esthétique. L'expression du désir de mourir se fait avec vitalité et beauté. Le noir est lumineux. La recherche désespérée de la fin est pleine d'énergie. Par ailleurs, ce qui est dit est authentique. Le poème exprime une perception réelle. En même temps, il présente la réalité sous le seul jour du désespoir, ce qui peut la déformer. La protestation contre le sein qui a nourri exprime ce qui est ressenti dans le tourment mais n'empêche pas que le sein ait pu être tété avec volupté. La révolte et le désespoir exacerbent la partialité du propos et en font à la fois une expression authentique et une description excessive.

S'il souhaite réagir, le lecteur ne pourra être entendu que s'il reconnaît le désespoir et la révolte mais sans être dupe du propos. Quant à Job, il ne pourra avancer que s'il accepte la vitalité qui est en lui comme signe d'un désir porteur de vie. Plutôt mourir que continuer à souffrir, certes, mais plutôt comprendre que mourir. Le désir d'une rencontre de Dieu se substitue peu à peu à celui de mourir (Jb 14,13-15 ou 31,35). Tout n'est pas noir, ni en lui, ni autour de lui. La révolte avec sa démesure, peut-être expression de la démesure de la souffrance, est une étape. Elle pourra trouver une suite positive quand elle sera à la fois entendue et dépassée.

## **4. Et pour vous ?**

 Job appartient aux sages. Que trouvez-vous dans son discours qui manifeste sa sagesse et qu'y trouvez-vous qui s'oppose à la sagesse ?